

nous reconnûmes bientôt pour être Simon le vieux trappeur de Lorotte avec son fils et Jean Baptiste, trois hommes d'une force et d'une expérience peu communes, dont le renfort assurait notre traversée jusqu'au Lac St. Jean, considérée douteuse jusqu'à ce jour. Après les premiers serremments de main, ils nous informent que de retour de leur chasse d'automne ils se sont mis à notre poursuite ainsi que l'ordre leur en avait été donné. Les chefs de l'expédition décident alors, pour hâter notre voyage, de garder tout le personnel jusqu'au Lac Jacques-Cartier en répartissant également la charge entre tous les hommes, de manière à faire de plus fortes journées de marche. Nos nouveaux porteurs ayant fini leur paquet, nous partons légèrement et arrivons aux bords de la rivière Montmorency, dont les eaux coulent ici avec une lenteur qui leur a fait donner le nom de Mare. Les derniers froids ont glacé la rivière et nous avons la perspective d'une bonne journée de marche devant nous. Les paquets sont placés sur des traîneaux improvisés et nous marchons d'un pas rapide vers le lac Jacques-Cartier. Ici la rivière Montmorency parcourt une vallée assez large dont la culture serait très-possible. Un foin naturel épais et de bonne qualité abonde sur tout son parcours, en même temps que des feux ont brûlé la forêt dès longtemps et ont préparé le sol au passage de la charrue. Vers midi, nous nous arrêtons derrière une pointe élevée qui nous protège contre un vent violent, nous poussant en route. Nous repartons bientôt au pas de course, et placés à l'avant de notre colonne, nous venions de doubler une pointe de la rivière, lorsque nous aperçûmes un original avec deux petits, buvant à un trou d'eau sur la glace, à deux cents verges de nous.

Nous retournâmes au plus vite sur nos pas pour arrêter le reste de la colonne au-delà de la pointe, et le plus grand silence succéda au tapage général pendant que M. Neilson coulait une balle dans son fusil. Il s'approchait déjà à une portée convenable lorsqu'une bouffée de vent avertit l'original de la présence d'un ennemi. En même temps il traversa la rivière et bondit dans la forêt, suivi de près par ses deux petits. Quelques heures après, nous traversâmes leurs pistes, et bien qu'à une grande distance de l'endroit où nous les avions surpris, ils couraient encore à toute vitesse, ainsi que nous pouvions en juger par leurs pistes profondément enfoncées dans le sable éblouissant sur la neige. Nous continuâmes

ainsi le reste de la journée sur la glace que nous n'abandonnions que pour couper des pointes trop longues et abrégées ainsi notre chemin. Le soir, nous campâmes dans un petit flot tout entouré de glace. D'industriels castors avaient inondé toute la vallée par une chaussée habilement construite et qui agrandissait l'étendue de leurs domaines.

Vendredi le 30, nous continuâmes notre route sur la glace jusqu'à ce que quelques petits rapides nous forcèrent de laisser cette route facile, mais peu sûre, pour un sentier pierreux très-difficile à suivre. Ici une partie de la vallée se compose de roches dénudées, sans la moindre trace de végétation, formant un paysage accidenté. Sur les bords de la rivière, le sol se compose de gros cailloux roulés à travers lesquels croît ici et là quelque rare épiphette-rabougrie. Il ne faudrait pas conclure que tout le pays environnant est de cette nature; il y a aussi des alluvions de sable et des prairies naturelles susceptibles de culture. Nous campons encore près d'une chaussée de castors.

LE LAC JACQUES-CARTIER.

AMEDI, le 31, de bonne heure, nous levons le camp par une pluie torrentielle, bien décidés à faire les six milles qui nous séparaient encore du lac Jacques-Cartier sur les bords duquel nous voulions passer le Dimanche. Nous traversâmes d'abord des savanes dans lesquelles nous enfoncions à chaque pas, puis nous prenons une montagne dans laquelle le sentier que nous suivions est à peine tracé. A chaque instant nous le perdons, et ce n'est qu'après s'être séparés dans toutes les directions et après de minutieuses recherches que nous le retrouvons. A midi, nous nous arrêtons un instant pour manger un biscuit et réchauffer nos membres engourdis par le froid. Nos effets complètement trempés se collent sur nous, et pendant que la chaleur du foyer répand une douce chaleur sur nos poitrines, nous avons froid au dos, et la pluie froide qui n'a cessé de tomber par torrents depuis le matin continue son œuvre sans relâche, au grand détriment de notre confort. Dans ces circonstances, le repos est pire que la fatigue et nous repartons avec la perspective de camper bientôt. En effet, à trois heures, après avoir descendu une côte rapide, nous arrivons sur les bords d'une immense nappe d'eau, sur laquelle la vue s'étend à trois lieues, c'était le lac Jacques-Cartier. Au milieu des clameurs les plus enthousias-